

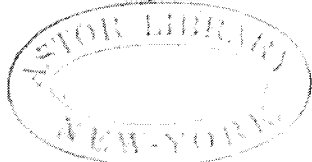
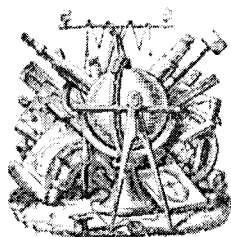
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Troisième Série.

Tom III.



PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1845.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 3 janvier 1845.)

Président. M. GUIGNIAUT, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. DAUSSY, vicomte de SANTAREM.
Secrétaires-général. M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Section de Correspondance.

MM. Bajot.	MM. Noël-Desvergers.
Callier.	D'Orbigny.
Cochelet.	Baron Roger.
Desjardins.	Texier.
Jaubert.	Thomassy.
Lafond.	Warden.
C. Moreau.	

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.	MM. Jomard.
D'Avezac.	Baron de Ladoucette.
Berthelot.	De Larenaudière.
Cortambert.	Roux de Rochelle.
De Froberville.	Ternaux-Compans.
Gay.	Le baron Walckenaer.
Imbert des Mottelettes.	

Section de Comptabilité.

MM. Ansart.	MM. Eyriès.
Le colonel Corabœuf.	Isambert.
Gouthaud.	De la Roquette.

Comité chargé de la publication du Bulletin.

MM. D'Avezac.	MM. Jomard.
Berthelot.	Noël Desvergers
Cochelet.	De la Roquette.
Cortambert.	Roux de Rochelle.
Daussy.	Vicomte de Santarem.
Guignaut.	Vivien.

M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370.
M. Noirot, agent-général et bibliothécaire de la Société, rue de l'Université, n° 23.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1845.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

QUELQUES SEMAINES dans les archipels de Samoa et Viti,
par le capitaine GABRIEL LAFOND de Lurcy.

Après avoir perdu mon navire à Tongatabou dans un ouragan équinoxial, je m'étais embarqué avec la moitié des hommes échappés au naufrage sur le baleinier anglais *le Lloyd*, dont le capitaine m'avait accueilli avec beaucoup de bienveillance. Ce dernier devait continuer sa pêche dans la Polynésie et me laisser aux îles Mariannes avant de faire la station du Japon. Quant à moi, je pensais trouver aux îles Mariannes un navire qui me ramènerait aux Philippines, d'où j'étais parti pour ce malencontreux voyage.

Nous nous dirigeâmes vers les îles Keppel et Boscaven, qui furent d'abord appelées Îles des Cocos et Ver-raders, par le Maire et Shouten qui les découvrirent,

ensuite Keppel et Boscaven, par Wallis, qui les vit le 13 juillet 1767.

Le temps était clair, la mer belle, et nous aperçûmes distinctement ces deux terres; nous remarquâmes même un banc de récifs considérables, qui s'étend entre elles. Le canal qui les sépare est situé à peu près par $15^{\circ} 51' 30''$ de latitude, $176^{\circ} 37'$ de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

Voici la position que leur a donnée Krusenstern :

Celle du Nord. Latitude $15^{\circ} 50'$ Sud,

Longitude $185^{\circ} 57'$ E. de Greenwich;

Celle du Sud. Latitude $15^{\circ} 56'$ Sud,

Longitude $185^{\circ} 49' 36''$ E. de ce qui répond, p. le canal dont j'ai parlé, à $176^{\circ} 30'$ O. de Paris, ou $7'$ de différence avec nos observations par chronomètre.

Boscaven, la plus au nord, est de forme conique, élevée, et presque entièrement couverte d'arbres, à partir des deux tiers de sa hauteur; ce n'est, à proprement parler, que le cratère éteint d'un volcan.

L'île Keppel est basse, ondulée; elle nous parut très fertile: partout, le sol s'y cache sous une vigoureuse végétation, et sur la plage, de nombreux cocotiers forment un riant rideau de verdure. Les baleiniers anglais et américains y trouvent des rafraîchissements de toute espèce. On prétend aussi qu'elle sert de refuge à une foule de matelots déserteurs qui y vivent en parfaite intelligence avec les naturels.

Nous passâmes à une assez petite distance S.-O. de cette île pour distinguer des naturels allant et venant sur la plage; mais aucune pirogue ne nous accosta; il est à présumer que les rescifs ne permettent pas d'aborder sur ce point de la côte. Les brisants qui

existent dans la partie N.-O. de Keppel ne sont désignés sur aucune carte ; et cependant la mer s'y heurte avec une violence extraordinaire : nous ne saurions donc trop engager les marins à apporter la plus grande attention dans la navigation de ces parages.

Des îles Keppel et Boscaven, nous fîmes route sur le groupe des îles des Navigateurs, auxquelles je restituerai ici leur véritable nom d'îles Samoa ; et le 4 avril 1831, nous étions en vue de l'île d'Opoulou ou Oah-touah des anciennes cartes.

Le capitaine How désirant toucher au port d'Apia, où il pensait pouvoir se procurer des vivres en abondance, se dirigea vers la pointe Est de cette grande

existent dans la partie N.-O. de Keppel ne sont désignés sur aucune carte ; et cependant la mer s'y heurte avec une violence extraordinaire : nous ne saurions donc trop engager les marins à apporter la plus grande attention dans la navigation de ces parages.

Des îles Keppel et Boscaven, nous fîmes route sur le groupe des îles des Navigateurs, auxquelles je restituerai ici leur véritable nom d'îles Samoa ; et le 4 avril 1831, nous étions en vue de l'île d'Opoulou ou Oah-touah des anciennes cartes.

Le capitaine How désirant toucher au port d'Apia, où il pensait pouvoir se procurer des vivres en abondance, se dirigea vers la pointe Est de cette grande terre.

Avec une bonne brise de S.-E. nous contourâmes facilement la petite île Manoua, et prolongeâmes la côte nord d'Opoulou.

Je n'essaierai pas de dépeindre le spectacle enchanteur qui s'offrit à nos regards lorsqu'ils se fixèrent sur les premières terres des Samoa. C'était partout une verdure admirable, des arbres magnifiques, de vastes plages bordées de rescifs, des anses riantes, et des villages coquettement situés au milieu de bouquets de cocotiers, et sur les bords, de frais ruisseaux qui tombaient en cascades des montagnes voisines. L'île d'Opoulou me parut bien supérieure à Tongatabou et à Eoua elle-même, pour la beauté de son aspect et pour son apparente fertilité. Du reste, je n'y vis aucun de ces villages signalés par Lapeyrouse, comme des villes qui s'étendent du rivage au sommet des montagnes. Probablement, le récit de ce voyageur célèbre est entaché d'exagération, ou il faut admettre que ces villages ont disparu, s'ils ont jamais existé.

Poussés par un vent frais, les sinuosités de la côte disparaissaient devant nous comme par enchantement, et nous ne tardâmes pas à atteindre l'entrée du port Apia. Un naturel, qu'une pirogue nous avait amené de terre, s'était offert pour piloter le navire et s'était placé avec moi sur l'avant; il me disait dans sa langue : *Lélé*, bien; *Covi*, mal; selon que nous suivions une direction bonne ou mauvaise; je traduais ensuite ces indications au capitaine How. Pour plus de sûreté, deux hommes avaient été placés en vigie sur les barres de perroquet, et ils examinaient la mer avec attention, afin de pouvoir nous signaler les écueils. Le vent restant au Sud, nous fûmes obligés de louvoyer, ce que nous fîmes sans accident au milieu des rescifs, et bientôt nous donnâmes dans le passage étroit et difficile laissé par les deux brisants qui se prolongent jusqu'au port Apia. Quelque temps après, l'ancre tombait par six brasses et demie de fond de sable, dans un bassin parfaitement sûr.

A notre approche du port, un grand nombre de pirogues, chargées de naturels des deux sexes, s'étaient portées à notre rencontre, et lorsque les mesures dictées par la prudence eurent été prises, on laissa monter tout le monde à bord, et les échanges commencèrent aussitôt. Nous nous procurâmes ainsi quelques porcs, un très petit nombre de poules, des corbeilles d'ignames, de taroux et des cocos. A l'époque où je visitai les îles Samoa, les missionnaires anglais ne s'y étaient pas encore établis. Le caractère primitif des habitants ne s'était donc pas faussé à leur contact et je pus l'observer dans toute sa naïve simplicité. Les hommes paraissaient pleins de confiance à notre égard; ils nous adressaient la parole comme s'ils nous eussent

connus depuis longtemps. Ils parlaient très vite, accompagnant leurs discours, presque inintelligibles pour nous, de gestes qui exprimaient leur joie de nous voir mouiller sur leurs côtes. Les femmes étaient de ces joyeux enfants de l'Océanie, décrits avec tant de charme par Cook, Bougainville et Lapeyrouse, et tout semblait faire présager que nos matelots les trouveraient peu cruelles. Cependant mon devoir d'historien me force à dire qu'elles se montrèrent assez réservées les premiers jours, et que des agaceries sans conséquence furent les seules faveurs qu'elles accordèrent aux séduisants lovelaces du bord.

Le lendemain, au point du jour, je descendis à terre avec le capitaine How et deux ou trois matelots armés. Deux Anglais, qui vivaient depuis longtemps dans ces îles, nous servaient de guides. Ils nous assurèrent que nous ne courrions aucun danger en débarquant à Apia ; mais qu'il n'en serait peut-être pas de même sur tout autre point de la côte, et justifièrent leurs assertions par leur propre histoire.

Ils s'étaient vus eux-mêmes enlevés autrefois par les naturels de Tou-tou-ïa, désireux d'utiliser dans leurs guerres la supériorité bien connue des Européens dans le maniement des armes à feu. Peut-être ces véridiques personnages n'avaient-ils d'autre but que de nous tromper sur la cause de leur séjour dans ces îles, où la désertion amène chaque jour des matelots appartenant à des baleiniers anglais et américains, ainsi que des Couvicts de la Nouvelle-Hollande qui viennent y chercher l'impunité. On conserve encore le souvenir d'un baleinier anglais qui, trois jours seulement après avoir mouillé à Apia, avait déjà perdu dix-sept

matelots et un officier, séduits par les charmes de cette île heureuse.

Ce qui attira d'abord notre attention, en arrivant à terre, ce fut la maison publique ou *Faré-tété*, grand bâtiment construit tout en bois et en feuilles de latanier et de cocotier, véritable chef-d'œuvre d'architecture sauvage. Rien de plus joli que les amarrages en bourre de coco, qui maintiennent les travers du toit sur chaque partie et assurent ainsi la solidité de l'édifice, dont la charpente est polie comme nos meubles les plus finement travaillés.

Le village d'Apia se compose d'un petit nombre de cases, d'apparence assez misérable, et éparpillées au hasard sous des touffes de cocotiers. De là, nous nous enfonçâmes dans la forêt voisine, escortés par quelques naturels curieux de nous contempler, dont notre suite s'était grossie.

Maintes fois déjà, j'avais eu l'occasion d'admirer le luxe de végétation des pays malaisiens et polynésiens, mais jamais je n'avais vu des arbres aussi magnifiques, des ombrages aussi délicieux et une pareille richesse de tons. Des guirlandes de lianes, partaient des cimes les plus élevées, serpentaient à travers les mille branches de ces géants du règne végétal, et descendaient jusqu'à leurs énormes troncs. La charmante tourterelle polynésienne, à la gorge violette, des aigrettes d'une éclatante blancheur, des martins-pêcheurs, des picaflores, et une foule de ramiers et d'autres oiseaux au plumage varié animaient cette majestueuse solitude, à laquelle nous nous arrachâmes à regret pour revenir à bord. Nous ne voulûmes point pousser plus avant notre première excursion dans le pays, ayant aperçu sur notre chemin quelques cases que les habitants parais-

saient avoir abandonnées à notre approche ; nous nous en remîmes sur nos guides du soin de les rassurer sur nos intentions pacifiques et de leur faire connaître notre désir de parcourir les environs.

De l'avis de nos interprètes, qui étaient, je crois, assez bien renseignés, on peut estimer la population des îles Samoa de la manière suivante :

Sevai	25,000 habitants.
Opouzou	22,000 »
Tou-Tou-ila	12,000 »
Manona	9,000 »
Apolina	5,000 »
Le groupe seul de Manoua	25,000 »
Total	85,000 habitants.

Sur l'autorité de son interprète anglais, Frasier, Dumont d'Urville ne porte cette population qu'à 80,000. Il serait assez difficile de dire laquelle de ces deux données est même approximativement exacte ; car ces différents calculs ont pour bases les observations faites sur la population des villages du bord de la mer, ceux de l'intérieur étant restés tout-à-fait inconnus aux Européens.

L'amiral Dumont d'Urville, si douloureusement enlevé aux sciences, au moment où la gloire le récompensait de ses longs et pénibles travaux, dit dans le quatrième volume de son dernier voyage : « Ce Frasier, » qui paraît assez bien connaître le pays et l'archipel » des Samoa, me donne aussi les véritables noms des » îles qui le composent. Le nom de Hamoa au lieu de » Samoa que j'avais déjà imposé à ce groupe, m'avait » été donné par les habitants des îles Tonga, qui ne » prononcent jamais la lettre *s*, à laquelle ils substituent ordinairement la lettre *h*. »

L'illustre amiral, en écrivant ces lignes, avait probablement oublié l'observation que je lui avais faite à une séance de notre Société de géographie, que le nom générique de ce groupe était mal orthographié dans sa carte de l'Océanie, et qu'il fallait écrire Samoa au lieu de Hamoa. Depuis, à son retour de son dernier voyage, il m'assura, chez M. Jomard, qu'il partageait mon opinion. Voici, du reste, les noms des différentes îles des Navigateurs, ou Samoa; noms que j'ai recueillis moi-même sur les lieux, et qui concordent parfaitement avec ceux donnés par Dumont d'Urville, en venant de l'Est à l'Ouest.

Les trois îles *Olo-singa*, *Tohou* et *Feti-nouta*, se désignent sous le nom collectif de *Manoua*.

Vient ensuite l'archipel, proprement dit, des Samoa, qui se compose de *Tou-tou-ila*, d'*Ana-moua*, d'*Opoulou*, de *Manona*, d'*Apolina* et de *Sevay*.

Voici encore quelques mots de la langue de ces îles, qui est douce, harmonieuse, et diffère peu de la langue-mère des Polynésiens :

Citron,	<i>Moli.</i>
Banaue,	<i>Fahi.</i>
Igname,	<i>Oufé.</i>
Tarou,	<i>Kala.</i>
Fruits à pain,	<i>Olou manoutang.</i>
Oiseau,	<i>Manou</i>
Poule,	<i>Moa.</i>
Poisson,	<i>Ita.</i>
Coco,	<i>Niou.</i>
Cochon,	<i>Poa.</i>
Eau,	<i>Vai.</i>
Terre,	<i>Fonoua.</i>
Mer,	<i>Sami.</i>
Nuage,	<i>Langi.</i>
Vent,	<i>Makangi.</i>

Nord ,	<i>Foganou.</i>
Sud,	<i>Tonga.</i>
Est,	<i>Koilao.</i>
Ouest ,	<i>Lae.</i>
Grains de verre,	<i>Songui.</i>
Ceutsau ,	<i>Penna, du mot anglais Penno.</i>
Hache,	<i>Makao.</i>
Grand ,	<i>Lasi.</i>
Petit,	<i>Kiki.</i>
Bon,	<i>Lété.</i>
Mauvais ,	<i>Covi.</i>
Hommes,	<i>Tangata.</i>
Femme ,	<i>Vefini.</i>
Venez ici ,	<i>Sole, Sania, Ataoho.</i>
Allez-vous-en ,	<i>Alouia.</i>
Un ,	<i>Tas.</i>
Deux ,	<i>Loua.</i>
Trois ,	<i>Tolou.</i>
Quatre ,	<i>Fa.</i>
Cinq ,	<i>Lima, etc.</i>

C'est en 1834, ou en 1835, que les missionnaires anglais sont venus s'établir dans l'archipel des Samoa. Avant leur arrivée, les naturels ne pratiquaient aucun culte ; on ne leur connaissait ni temples, ni prières, ni cérémonies religieuses. Les seules pratiques consacrées par un usage antique, étaient les *Tabou*, sous le nom de *Sa*, le *Kava* et la *Circoncision*. Leurs armes de combat étaient des lances, des frondes, des casse-têtes, et ils ne se servaient ni d'arcs, ni de flèches. Ils avaient déjà quelques fusils, apportés par les baleiniers et les déserteurs.

Il paraît qu'autrefois, l'archipel entier des Samoa reconnaissait un chef suprême ; mais cette unité n'existait déjà plus lors de mon passage dans ces îles, et toutes les terres étaient divisées en districts, gouvernés chacun par un seul chef, ou arii.

L'une des Samoa, l'île de Tou-tou-ila, a été le théâtre du massacre du capitaine de Langle, qui faisait partie de l'expédition de Lapeyrouse. Un sentiment, que vous partagez sans doute, m'engageait à recueillir le souvenir lamentable de cette catastrophe, et dès le premier jour de notre débarquement, je questionnai à ce sujet les Anglais qui nous servaient de cicerone. Ils m'apprirent que plusieurs des compagnons du malheureux de Langle avaient été épargnés par les naturels, et que même l'un d'eux vivait encore et résidait sur une des îles orientales avec sa femme et ses enfants. On ignore, du reste, la cause qui priva de son second l'expédition de Lapeyrouse. Les naturels l'attribuent à une tentative de vol, faite par un des leurs sur un des canots. Cette tentative fut réprimée par les armes, et elle amena une collision générale, à la suite de laquelle de Langle et une partie des siens furent massacrés. Mais en songeant à toutes les scènes de carnage qui ont ensanglanté les premiers temps de la découverte de l'Océanie, on ne peut s'empêcher de penser que le massacre de nos compatriotes est sans doute venu à la suite de quelque malentendu, car les navigateurs de cette époque ignoraient complètement les mœurs, les usages de ces peuples; ils étaient trop souvent disposés à les prendre pour des cannibales altérés de sang.

D'après les renseignements donnés par nos guides, nous crûmes bientôt pouvoir, le capitaine How et moi, nous aventurer sans danger jusqu'au grand village de Falé-ata, ce que nous fîmes en nous amusant à tirer des ramiers et des tourterelles qui vivent en grand nombre dans ces forêts. Le village de Falé-ata est situé sur une vaste esplanade; une grande pelouse occupe de centre, et les cases, régulièrement placées alentour,

ont un aspect de bien-être qu'on chercherait en vain à celles d'Apia.

Nous fûmes reçus à notre arrivée par le chef du village, qui mit beaucoup d'empressement à nous conduire dans sa case, où il nous fit servir des cocos pour étancher notre soif. Notre attention se porta bientôt sur une grande et belle pirogue, qui n'avait pas moins de 35 pieds de long, et qui était abritée avec soin sous un hangar voisin de la maison du chef. Nous lui demandâmes quels étaient les moyens de transport dont il se servait pour conduire cette embarcation à la mer, qui était distante d'un mille au moins, et il nous fit entendre que les forces combinées de ses sujets étaient ses seules ressources, et que le transport se faisait à dos d'homme. Nous reconnûmes l'hospitalité généreuse qui nous était offerte par l'offre de quelques bagatelles pour lesquelles le chef samoen nous témoigna sa gratitude en élevant les objets donnés au-dessus de sa tête et en s'inclinant légèrement. Mais ce qui parut surtout le combler de joie, ce fut le don que je lui fis d'un petit morceau de fer-blanc dont il se servit aussitôt pour garnir la pipe qui ne quittait pas sa bouche. En effet, les naturels de ces îles ont un goût prononcé pour le tabac, ainsi que l'attestent les pieds de cette plante, qui entouraient en grand nombre toutes les cases. Le chef nous demanda aussi des *Souma-mea-Houni*, c'est-à-dire des grains de verre d'un bleu porcelaine, gros comme le bout du doigt, qui étaient alors très recherchés dans ces îles, où chaque gros grain ne valait pas moins de 5 francs de notre monnaie. Nous traitâmes avec lui de plusieurs porcs remarquables par leur grosseur, à raison de 6 et 8 grains par tête. Mais lorsque nous eûmes donné à entendre que nous avions

à bord un nombre assez considérable de ces précieux grains, il y eut comme un frémissement dans toute l'assemblée, et les hommes dépêchèrent aussitôt les enfants pour avertir leurs familles d'apporter à notre bord toutes les provisions dont nous pouvions avoir besoin. Le chef alla même, je l'avouerai à sa honte, jusqu'à nous offrir deux de ses filles, et il ajouta que moyennant quelques uns de ces grains de verre, il n'était pas un de nos matelots qui ne pût prendre femme dans l'île.

Nous adressâmes alors nos adieux au chef Samoën ; mais avant de nous séparer, nous parcourûmes avec lui tout le village de Falé-ata, et nous entrâmes même dans plusieurs cases, qui toutes se faisaient remarquer par leur propreté et l'élégance de leur construction. A l'intérieur, le sol caillouté avec soin était recouvert de nattes d'un fort beau travail et de pièces de tapa peintes servant de tapis ou de couvertures. Le toit, en feuilles de cocotier, s'appuyait sur des piliers dont l'élévation pouvait avoir de 5 à 6 pieds. La muraille extérieure consistait en un joli treillage de bambou ou de jonc, dont des feuilles de palmiers ou des nattes recouvraient les interstices.

En visitant une de ces cases, nous trouvâmes un naturel, dont les jambes, atteintes d'éléphantiasis, étaient grosses comme des poteaux ; il s'amusait à jouer de la flûte, mais d'une tout autre façon que nos Tulou et nos Dorus ; l'embouchure de son instrument, qui n'avait pas moins de 16 à 18 pouces de long, était placée dans sa narine : le son qu'il produisait ainsi était sourd, et nous en appreciâmes peu l'harmonie. Aussi nous empressâmes-nous de nous retirer, désolés d'avoir interrompu un instant ce bon sauvage dans son passe-

temps musical. A un mille environ de Falé-ata , notre attention fut éveillée par plusieurs petits hangars de forme ronde, qui étaient réunis sur un plateau, dont le sol, nivelé et sablé, était entretenu avec le plus grand soin. Nous avions devant nous le Fia-tou-ka, ou cimetière du village. Nos guides nous apprirent que chacun de ces hangars couvrait une tombe.

Les Samoens sont en général grands et bien faits ; mais ils perdent de bonne heure cette apparence de vigueur qui distingue les naturels des Marquises des îles Tonga ; car l'obésité est chez eux très commune. Ils ont le nez plutôt aquilin qu'épaté , les pommettes saillantes et les yeux un peu bridés en dehors, dès qu'ils ont atteint l'âge de trente ans. Les femmes sont petites et bien constituées ; il en est même parmi elles de fort belles, mais elles manquent presque toutes de physionomie.

Ces insulaires portent leurs cheveux très longs, quelquefois ils les relèvent sur le milieu de la tête par un lien de feuilles ou d'écorce de cocotier. Leur chevelure, roide et abondamment fournie, d'un châtain sale plutôt que noire, est comme celle du mulâtre, légèrement ondulée. Les femmes ont la tête rasée, ou du moins les cheveux fort courts, et je n'en ai point vu qui laissassent, comme à Tongatabou, une mèche sur le côté gauche de la tête.

Les hommes ont, pour vêtement, une ceinture de feuilles aquatiques qui leur entoure les reins et qui ne manque pas d'élégance. Ils sont tatoués depuis le nombril jusqu'à la moitié des cuisses ; ce tatouage très serré tranche assez bien sur leur peau presque noire, et leur donne un air de ressemblance avec les Cypayes de l'Inde, vêtus de leurs culottes courtes.

Le tatouage, chez les femmes, ne couvre pas invariablement, comme chez les hommes, la même partie du corps ; elles se tatouent, pour ainsi dire, par place, sur les bras, sur les seins et sur les jambes, elles se brûlent aussi la peau, ce qui y laisse de petites taches blanches et rondes. Ces dernières, du reste, sont un peu plus vêtues que les hommes, et elles s'enveloppent ordinairement dans un morceau d'étoffe de tapa dont leur coquetterie sait tirer un assez bon parti.

Les ornements des deux sexes consistent en diadèmes, en colliers de coquillages, de dents de poisson ou de cachalot, en bracelets, composés d'anneaux extraits d'une espèce particulière de coquilles à bandes très rouges. Je laisse de côté une foule d'autres objets dont l'énumération n'offrirait qu'un médiocre intérêt.

Quoique les Samoens s'abandonnent volontiers à cette oisiveté si douce sous un climat brûlant, ils ne laissent pas que d'occuper une place assez importante parmi les nations de l'Océanie. Leurs pirogues, tout incrustées de nacre, ornées de coquilles blanches appelées *œufs de Léila*, et dont la forme élégante est empruntée de la dorade, sont de véritables chefs-d'œuvre d'architecture nautique : elles se conduisent avec des pagayes, et lorsqu'elles vont à la voile, des balanciers les soutiennent et les empêchent de chavirer. Parmi les ustensiles dont on se sert dans cet archipel, les vases pour le Kava se font surtout remarquer. Ces derniers sont faits en bois, d'une seule pièce, et annoncent une adresse de fabrication qui ne le cède pas à celle de nos ouvriers d'Europe avec leurs instruments tranchants. Entre autres produits de l'industrie samoenne, je citerai encore des oreillers en forme de petits bancs, sculptés avec un art infini, ainsi que des filets parfaite-

ment tressés et des hameçons en écaille, dont le dos en nacre imite, à s'y méprendre, le poisson volant. La ligne et les filets sont faits d'une espèce de chanvre, qui peut soutenir la comparaison avec celui d'Europe. Je n'ai pu me procurer la plante qui le produit ; mais je soumetts à la Société une ligne et son hameçon que j'ai rapportés de ces îles.

Je ne doute pas que ce chanvre ne puisse devenir un jour un objet important de commerce, comme le *phormium tenax* de la Nouvelle-Zélande.

Après avoir épuisé les ressources de ravitaillement que nous offrait le port d'Apia, nous appareillâmes, et prolongeant la côte N.-O. de l'île Opoulou, nous passâmes entre les deux petites îles Apolina et Manono, et la pointe S.-E. de Sevay. Nous reconnûmes dans ce passage un rescif très dangereux, et l'ayant laissé sur tribord, nous vîmes nous présenter devant une crique de l'île de Sevay, située dans la partie sud de cette île.

Nous y fûmes témoins d'un spectacle vraiment merveilleux : tout le long de la côte, sur une étendue de plus de trois milles, la mer s'engouffrait dans des cavernes madréporiques ; et, trouvant une issue par des soupiraux naturels, à 200 pieds au-delà du rivage, elle s'élançait vers le ciel à une hauteur considérable, en milliers de colonnes, placées par un jeu admirable de la nature à des distances à peu près égales. De notre pirogue, nous apercevions ces immenses jets d'eau qui étincelaient de saphirs, rubis et émeraudes aux rayons du soleil. Des arcs lumineux, aux couleurs prismatiques, se projetaient entre chaque colonne et formaient de vastes portiques, voilés par une vapeur légère et transparente, qui disparaissait insensiblement au

souffle léger de la brise du matin. Non , rien ne peut égaler ce splendide spectacle, et en présence de ces effets prodigieux des éléments qui se renouvelaient à chaque ressac et qu'encadrait un paysage pittoresque et grandiose , je songeai malgré moi à la faiblesse du génie humain lorsqu'il veut imiter les créations puissantes du grand architecte de l'univers.

Abandonnant avec peine cet admirable spectacle, je me dirigeai avec deux baleiniers vers la crique, où jusque là tout avait paru paisible et silencieux; mais bientôt le rivage se couvrit de naturels courant çà et là; et, peu après, nous aperçûmes au-dessus de l'eau les têtes bronzées de plus de 200 femmes jeunes et vieilles qui se dirigeaient à la nage vers nous. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous défendre contre l'invasion de ces sirènes qui manifestaient à notre égard la curiosité la plus vive. Les hommes ne tardèrent pas aussi à nous entourer, soit à la nage, soit dans leurs pirogues, et nous forcèrent, presque, d'avoir recours à des moyens violents pour les empêcher de monter dans nos embarcations. La prudence nous commandait d'en agir ainsi, car la perfidie des sauvages, lorsque la cupidité les pousse, dépasse souvent tout ce que peut inventer la civilisation la plus raffinée, et il était à craindre qu'ils ne fissent chavirer nos embarcations pour avoir plus facilement raison de nous.

Parmi tous les Samoens qui nous obsédaient, je distinguai un vieux chef, que le ressac de la mer avait empêché de mettre sa pirogue à flot, et qui nageait depuis longtemps autour de nous avec une agilité vraiment surprenante; ses compagnons lui témoignaient une grande déférence, et il était suivi d'un jeune homme qui fendait l'eau avec une grâce et une ai-

sance qui me rappelèrent les tritons de mythologique mémoire.

Ce jeune homme me supplia avec tant d'instance de l'admettre parmi nous, avec le vieux chef qu'il escortait, que je voulus bien faire exception, en sa faveur, à la règle générale. A peine sorti de l'adolescence, son physique n'avait pas encore atteint le développement complet des muscles ; mais il se distinguait par une taille pleine d'assurance et par la beauté de ses formes, dont les proportions admirables étaient dignes de servir de modèle à un statuaire. Ses cheveux bruns, luisants et touffus, étaient crépés avec soin, et, se dressant sur la tête, laissaient à découvert un front large qui annonçait l'intelligence. Son vêtement consistait dans la ceinture de feuilles dont j'ai parlé, et un gracieux tatouage qui ornait une partie de son corps depuis la ceinture jusqu'à la moitié des cuisses ; on y voyait surtout représentée la figure d'un requin, destinée, je pense, à rappeler le souvenir d'une victoire remportée sur leur dangereux ennemi. Son visage conservait toute son expression de douceur et d'ingénuité, et sa peau, d'un jaune-bronzé clair, différait peu de celle d'un métis de nos colonies.

Quant au vieux chef, c'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, grand, osseux, et n'ayant rien qui pût le distinguer à nos yeux des autres naturels.

Tandis que nous nous dirigeions vers notre navire, un grand mouvement se fit tout-à-coup parmi les sauvages ; les uns sautaient dans leurs pirogues, les autres se rapprochaient au plus vite de la plage, en poussant devant eux les jeunes filles et les jeunes gens. Je sus bientôt que tout ce tumulte était causé par un requin.

dont quelques naturels s'efforçaient de suivre la piste dans une embarcation. Le moyen qu'ils employèrent pour le prendre mérite d'être raconté. Une mâchoire de poisson, attachée à une ligne, fut lancé à la mer pour attirer l'animal, et un des sauvages se mit à agiter fortement l'eau avec une de ses jambes préalablement frottée d'huile de coco. Une minute ne s'était pas écoulée que le requin se précipitait pour saisir l'appât et donnait dans un nœud coulant adroitement préparé. Les Samoens en eurent alors facilement raison, et lorsqu'ils l'eurent longtemps fatigué, ils l'assommèrent à coups de casse-tête.

Arrivé sur le Lloyd, avec le vieux chef et son compagnon, je trouvai le capitaine qui, m'attendant pour le déjeuner, nous fit descendre dans la chambre, puis nous nous mîmes à table. Pendant tout le repas, nos hôtes parurent fort à leur aise et se conduisirent avec beaucoup de convenance. Pendant ce temps, nos naturels avaient obtenu de monter à bord; et comme on leur offrait à manger les restes du chef, je remarquai avec surprise qu'ils refusèrent d'y toucher, comme s'ils eussent été sacrés pour eux; ils ne voulurent pas même boire d'un coco qui avait été touché par leur arii.

Après le déjeuner, mes convives examinèrent en détail tout le navire, et ils apportèrent surtout une minutieuse attention à l'examen de la boussole dont il me fut assez difficile de leur faire comprendre l'usage; et ce qui me convainquit surtout qu'ils n'avaient pas encore vu d'Européens, ce fut l'effet que produisit sur eux un miroir. Rien de plus curieux que les gestes du vieux sauvage faisant des grimaces au miroir, lui mon-

trant le poing, riant, se fâchant, tout disposé à frapper l'insolent qui prenait avec lui de telles licences. Comme le miroir était placé entre deux fenêtres de l'arcaste, il se penchait en dehors du navire pour s'assurer s'il n'y avait personne derrière.

Nous fûmes obligés de décrocher la glace afin de lui en faire comprendre l'effet et de calmer sa fureur. Je n'entrerai pas dans de plus amples détails sur cette scène qui a été décrite tant de fois par les navigateurs.

Bientôt me prenant à part, le jeune Samoën me signifia qu'il désirait s'embarquer avec nous, afin d'aller en Angleterre voir les belles choses. Je lui répondis, en accompagnant ma pantomime de quelques mots que j'avais appris depuis mon séjour dans ces îles, qu'il ne dépendait pas de moi d'accéder à sa demande, et qu'il devait s'adresser pour cela au capitaine du navire. Celui-ci, consulté à son tour, refusa, comme on doit bien le penser, et prit pour prétexte de son refus, qu'il ne pouvait embarquer un naturel sans le consentement du chef de cette île.

Le sauvage fut vivement contrarié du peu de succès de sa requête; car il avait paru vouloir se cacher du vieux chef lorsqu'il me faisait cette demande, et quelques larmes que je vis briller dans ses yeux, lorsqu'il nous quitta avec son vénérable compagnon, me prouvèrent qu'aux Samoaes, comme partout, il est des hommes que tourmente un instinct voyageur.

Si je n'ai pas donné le récit de nos transactions sur la côte de Sevey, c'est que j'ai craint de tomber dans des redites, car les mœurs des Samoëns m'ont paru à peu près identiques partout. Je dirai seulement que les habitants de Sevey se montrèrent un peu plus

audacieux, surtout lorsque nous nous trouvions sur la limite de deux districts, et alors nous fûmes toujours obligés d'aller vers la côte avec deux embarcations, dont l'une, armée, servait à contenir les naturels. A Sevay, comme à Opoulou, les grains de verre bleus étaient très recherchés par les naturels, et constituaient même, avec des morceaux de fer-blanc, les seuls objets traficables. J'ajouterai qu'un brick anglais de Port-Jackson, *la Vénus*, ne put, pendant tout notre séjour sur cette côte, se procurer un seul cochon avec les nombreux objets d'échange en quincaillerie, ustensiles de ménage et étoffes qu'il avait à son bord.

Deux Anglais, échappés, je crois, de Botany-Bay, se présentèrent sur *le Lloyd*, venant de Sevay; mais le capitaine ne voulut les garder que fort peu de temps à bord, dans la crainte qu'ils ne provoquassent la désertion d'une partie de l'équipage. J'appris d'eux que les chefs samoens attachaient une importance immense à ces grains de verre, et que les prisonniers faits dans les guerres pouvaient racheter leur liberté avec un collier d'une vingtaine de grains. Ces Anglais me confirmèrent les divers renseignements que j'avais obtenus à Apia, tant sur la population que sur la subdivision du pays en districts indépendants les uns des autres. A les en croire, les guerres que les naturels se faisaient entre eux n'étaient jamais bien meurtrières, et les prisonniers restaient toujours esclaves des chefs. Ils me dirent que si les habitants préféraient les colifichets aux choses utiles, c'est que le pays, par ses riches plantations de cocotiers, de bananiers et de racines, leur fournissait des vivres en abondance, et leur permettait encore d'entretenir un grand nombre de cochons. Les îles Samoa, en effet, dont les récifs

environnants regorgent de poissons de toute espèce, peuvent produire toutes les denrées tropicales, et la plupart des fruits d'Europe y réussiraient sur le sommet des montagnes; enfin leur séjour est fort sain, et ces Anglais me le présentèrent comme l'Eldorado de la Polynésie.

Nous avons terminé les échanges, et déjà, depuis trois jours, sur la côte S.-O. de Sevay, où nous avons complété nos vivres, nous laissons porter pour atteindre la pointe N.-O. de l'île, d'où nous comptions prendre notre point de départ, lorsque nous aperçûmes une embarcation vigoureusement pagayée, qui paraissait se diriger vers nous. Nous mîmes en travers pour l'attendre, et bientôt le naturel qui la montait se trouva sur notre bord. Alors, élevant ses deux mains, dont les petits doigts étaient coupés à la première phalange: « *Tangata-Tonga*, homme de Tonga, » s'écria-t-il à plusieurs reprises. Je le questionnai, et il m'apprit qu'il appartenait à une grande pirogue double qui, depuis deux années, était partie de Tonga-Tabou, et faisait le commerce de ces archipels. Il nous engagea vivement à aller à terre, où nous pourrions nous procurer, disait-il, d'abondants rafraîchissements; mais nous ne crûmes pas devoir nous rendre à ses instances. Le navire, d'ailleurs, était suffisamment ravitaillé; et reprenant notre route, nous laissâmes l'homme de Tonga regagner seul l'île de Sevay, et la grande pirogue double qui sortait des récifs, chargée de plus de cinquante personnes.

Ne devons-nous pas admirer le courage de ces navigateurs polynésiens, qui s'abandonnent sans boussole au caprice des vents, sur des embarcations aussi frêles, et pour des voyages aussi longs, transportant

sur leurs pirogues doubles jusqu'à cent personnes des deux sexes.

J'ai vu à Tonga-Tabou une pirogue venue des îles Viti avec un équipage d'une trentaine d'individus. C'est donc une distance de près de 200 lieues que cette pirogue avait franchie, ainsi que celle que nous retrouvâmes à Sevay, car c'était bien une pirogue de Tonga que nous avons sous les yeux, et les mains mutilées du sauvage décelaient assez son origine. Vous savez, messieurs, que la plupart des habitants de Tonga ont les deux premières phalanges des petits doigts de chaque main enlevées. Ils se les coupent en signe de douleur lorsqu'ils perdent leurs chefs, leurs parents, et les mères ont même la barbarie, à la mort d'un chef vénéré, de faire à leurs enfants cette cruelle opération avec leurs dents, la blessure étant ensuite cicatrisée avec des charbons ardents.

Avant de quitter cet archipel, je désire vous soumettre quelques réflexions.

J'ai beaucoup vu, beaucoup voyagé, et je puis être cru sur les besoins de nos nationaux à l'étranger, besoins que j'ai longtemps étudiés et sentis. Qu'il me soit d'abord permis de payer ici un juste tribut d'éloges à ceux de nos marins qui ne se sont pas contentés de couvrir par-delà les mers nos concitoyens d'une protection efficace, et qui sont encore parvenus à ouvrir des débouchés à notre commerce, en aidant à la création des comptoirs français sur les points les plus reculés du monde.

L'illustre amiral qui devait vous présider ne se souvient probablement pas qu'il y a aujourd'hui vingt-deux ans, un jeune marin français, naviguant sous un pavillon étranger pour s'instruire et rapporter d'utiles

renseignements dans sa patrie, fut témoin de ses nobles efforts en faveur du commerce maritime de la France. L'heure est venue, je crois, pour ce marin, de rappeler aux souvenirs de l'amiral ce que de plus importants travaux lui ont peut-être fait oublier.

C'est au baron de Mackau que revient l'honneur d'avoir fondé le premier comptoir commercial français dans l'Amérique espagnole, dans cette Amérique qui consomme maintenant à elle seule plus de la moitié de nos exportations en articles d'industrie parisienne. Le capitaine de vaisseau, qui déjà unissait à la bravoure et à l'expérience du marin, la prudente prévoyance de l'homme d'État, avait compris qu'il manquait à Valparaiso un établissement français auquel les navires de notre nation pussent s'adresser. Dans un jeune homme fort intelligent qui lui avait été confié à Rio-Janeiro, il improvisa un négociant accompli, et avec lui, créa sur les bords de l'Océan Pacifique un comptoir français auquel il sut donner, tout d'abord, du relief, en le chargeant des affaires de sa division. Bientôt les traites de cette maison, endossées par le commandant de l'escadrille française dans ces mers, furent recherchées par les premiers négociants de la Grande-Bretagne et des États-Unis; et ici, M. de Mackau s'acquit de nouveaux titres à la reconnaissance de notre commerce en établissant sur des bases solides le crédit français dans cette Amérique du Sud, qui, jusque là n'avait guère vu que des aventuriers. Ce jeune négociant était un de mes compatriotes, et je fus un de ses premiers collaborateurs.

La maison fondée sous les auspices de M. de Mackau fut la source d'où sont sortis tous les comptoirs fran-

çais existants aujourd'hui, depuis les Californies jusqu'aux îles Chiloé.

Bientôt, il faut l'épérer, des paquebots à hélices viendront relier nos Antilles à la France et à l'isthme de Panama, dont les deux extrémités seront rapprochées par un chemin de fer, qu'une compagnie française se propose d'y créer, seule voie de transport exécutable, selon moi, sur ce point. Car, la Société le sait, j'ai longuement traité ce sujet et cherché à démontrer que la rivière San-Juan et le lac de Nicaragua offraient le seul passage possible par eau ; et vous l'avez entendu aujourd'hui, messieurs, mes travaux concordent avec ce que vient de vous dire sur le même sujet le digne représentant de la France, votre honorable président (1).

Mais que le chemin de fer soit, ou non, une entreprise industrielle, productive pour ses intéressés, il aidera cependant, quoique pour un bien petit nombre de jours, eu égard à la longueur des distances, à faciliter le trajet et le transport des marchandises d'une mer à l'autre.

Alors, avec le secours de nouveaux bateaux à vapeur dans l'Océan Pacifique, nos établissements polynésiens seront à deux mois à peine de Paris, et nous devons encore cette utile institution au ministre qui dirige aujourd'hui avec tant de sagesse les forces navales de la France. Il saura conserver une force imposante de bateaux à vapeur à l'usage de la marine, et créer aussi un réseau de paquebots, qui seront encore pour l'État une source d'économies, puisque le produit seul de la correspondance couvrira leurs frais d'installation. Mais, je ne crains pas de le dire, et puisse ma voix être entendue, si vous voulez que nos établissements polynésiens soient utiles à notre marine marchande, il faut

(1) M. Cochelet, ancien chargé d'affaires au Mexique et en Égypte.

marcher en avant et les relier avec l'Indo-Chine et la Malaisie, par de bons choix dans les stations intermédiaires ; car isolés, quels services peuvent-ils nous rendre ?

Établissons donc un point commercial sur l'une des îles Samoa, ou des îles Viti : ces deux grands archipels commandent à toute cette chaîne d'îles innombrables, les îles des Amis, des Nouvelles-Hébrides, Salomon, Nouvelle-Irlande, Radic et Ralich.

Les îles Viti ou Fetgiés peuvent procurer une pêche fort avantageuse d'holoturies, de l'écaille, du bois de Sandal, des bois superbes de construction, et par la suite, d'autres produits tropicaux. Si vous ne voulez pas vous trouver encore en contact avec M. Pritchard, qui est, dit-on, nommé consul de la Grande-Bretagne dans ces îles, et si vous croyez que, d'O-Taïti et de Nouka-Hiva, on puisse protéger notre commerce, passons sans nous arrêter jusqu'aux Philippines ; mais là, nous avons besoin d'un point de relâche.

Les Anglais ont pris divers ports sur les côtes de la Chine : ne nous mettons pas trop près d'eux. Puisque nos possessions de la Polynésie sont dans l'hémisphère sud et sur la route sud de la Malaisie et de l'Inde, arrêtons-nous à Mindanao ; c'est une des grandes îles des Philippines. L'Espagne ne possède que trois provinces très bornées sur cette grande terre : Misamis, Caraga et Samboanga. Tout le reste appartient aux Malais musulmans avec lesquels il serait facile de traiter d'un point sur une rivière, car il y en a de fort belles qui viennent verser leurs eaux dans la grande baie de Mindanao. Cette île est magnifique ; ses produits sont admirables et elle commande la mer des Moluques.

Craignons - nous que l'occupation de Mindanao

puisse troubler nos voisins ? établissons-nous alors sur une île des archipels de Sanguir ou de Tuloor ; sur une de celles de Soulou ou Holo, de Tawi-Tawi. Prenons Basilan, si heureusement placée ; enfin, fondons un établissement dans le détroit de Balabac, sur Balabac elle-même, au centre du détroit ; sur Palawan, ou sur Balanbangan ou Sangey, îles situées à la tête nord de Bornéo. Là, nous commanderons le passage des navires qui vont en Chine, à contre-mousson, par la côte N.-O. de Bornéo, ou qui vont et viennent par le détroit de Macassar. Là, nous ferons un commerce considérable avec tous les archipels, avec la Chine, les Philippines, Batavia et Singapour. Ces réflexions entrent dans les vues du ministre actuel du commerce, l'honorable M. Cunin-Gridaine qui, présidant votre assemblée, vous a exprimé le bonheur qu'il avait de voir la Société s'occuper de questions commerciales. Il vous a prouvé par des témoignages flatteurs qu'il était disposé à l'aider de tous ses efforts.

Suivons donc la voie qu'il nous a tracée, en éclairant les voyageurs commerciaux qui parcourent les contrées éloignées dans un but mercantile ou d'intérêt général ; car, nous ne devons pas l'oublier, c'est le commerce qui donne le courage et la constance nécessaires pour créer des relations entre les peuples. Mais je m'aperçois qu'il est temps de m'arrêter, si je ne veux entamer une question qui n'est pas de ma compétence et qu'il ne m'appartient pas de discuter ici. Je termine en demandant pardon à la Société de cette petite digression ; mais, elle le sait, je fais de la géographie commerciale, et je laisse à mes honorables collègues le soin des recherches plus savantes.
